

quiétude et de l'effroi des habitants ! Ils avaient presque tous leurs enfants en pension à Yarmouth. Ils coururent en foule à la station du chemin de fer, demandant à grands cris des nouvelles de leurs enfants : « Tous les enfants sont sauvés ! » répondit le télégraphe électrique.

Au mois d'octobre 1846, un déserteur du vaisseau américain le *Pensylvania*, en rade à Norfolk, emporta au comptable du navire une somme de 3,000 fr., et prit, avec le produit de ce vol, le chemin de fer de Baltimore. Le fait reconnu, le comptable se rendit en toute hâte à la station télégraphique de Washington et fit transmettre à Baltimore le signalement du coupable, avec ordre de l'arrêter. Dix minutes après, la police de Baltimore tenait entre ses mains l'ordre d'arrestation, et au bout d'une demi-heure arrivait à Washington la dépêche suivante : « Le déserteur est arrêté ; il est en prison. Que faut-il en faire ? »

Le 1<sup>er</sup> janvier 1850, le télégraphe électrique prévint en Angleterre une grave catastrophe. Un train vide s'étant choqué à Gravesend, le conducteur fut jeté hors de la machine et celle-ci continua à courir seule et à toute vapeur vers Londres. Avis fut immédiatement donné par le télégraphe à Londres et aux stations intermédiaires ; ensuite le directeur s'élança sur la ligne, avec une autre machine, à la poursuite de l'échappée ; il l'atteignit et manœuvra de manière à la laisser passer ; puis il se mit en chasse après elle. Le conducteur de la machine réussit enfin à s'emparer de la fugitive, et tout danger disparut. Onze stations avaient déjà été traversées et la locomotive n'était plus qu'à deux milles de Londres quand on l'arrêta. Si l'on n'avait pas été prévenu de l'événement, le dommage causé par la locomotive aurait surpassé la dépense de toute la ligne télégraphique. Ainsi le télégraphe électrique paya ce jour-là le prix de son installation.

Les journaux anglais ont raconté avec beaucoup de détails le fait suivant, qui produisit à Londres une vive sensation, et qui fournit, en effet, une preuve éclatante de l'utilité du télégraphe électrique en matière criminelle.

Au mois de janvier 1844, un horrible assassinat fut commis à Salthill. L'assassin, nommé John Tawell, s'étant rendu précipitamment à Slough, y prit une place pour Londres dans le train du chemin de fer, qui passait à cette station à 7 heures 42 minutes du soir. La police, avertie du crime, était déjà à sa poursuite. Elle arriva à Slough sur les traces du coupable presque au moment où le convoi du chemin de fer devait entrer dans Londres ; mais le télégraphe électrique fonctionnait, et pendant que le meurtrier, confiant dans la vitesse extraordinaire du convoi, se croyait en sûreté parfaite, le message suivant volait sur les fils du télégraphe :

« Un assassinat vient d'être commis à Salthill. On a vu celui qu'on suppose être l'assassin prendre un billet de première classe pour Londres par le train qui a quitté Slough à 7 heures 42 minutes du soir. Il est vêtu en quaker avec une redingote brune qui lui descend jusque sur les talons. Il est dans le dernier compartiment de la seconde voiture de première classe. »

Arrivé à Londres, John Tawell se hâta de monter dans l'un des omnibus du chemin de fer. Blotti dans un coin de la voiture, il se croyait dès ce moment à l'abri de toutes les atteintes de la justice. Cependant le conducteur de l'omnibus, qui n'était autre qu'un agent de police déguisé, ne le perdait pas de vue, sûr de tenir son homme, comme un rat dans une souricière. Parvenu dans le quartier de la banque, John Tawell descendit de l'omnibus, se dirigea vers la statue du duc de Wellington et traversa le pont de Londres. Il entra ensuite au café du

Léopard, dans le Borough, et se retira enfin dans une maison garnie du voisinage. L'agent de police qui, attaché à ses pas, l'avait suivi dans toutes ses évolutions, entra après lui, et tenant la porte entrouverte, lui demanda d'un ton fort calme :

« N'êtes-vous pas arrivé ce soir de Slough ? »  
A cette question si effrayante pour le coupable, John Tawell se troubla et balbutia un « non » qui était l'aveu de son crime. Arrêté aussitôt, il fut mis en jugement, condamné comme assassin et pendu.

Veillez m'excuser, Monsieur le rédacteur, d'être entré dans ces détails, qui, je le crois, pourront servir à compléter la notice que vous avez donnée dans votre dernier numéro, et agréez, je vous prie, l'assurance de toutes mes sympathies.  
BERTHIER.

**Revue agricole.**

Au marché de mercredi, les offres des fermiers et des cultivateurs ont été moins importantes que précédemment et la vente très-lourde, par suite du peu d'empressement des meuniers à compléter leurs achats.

La baisse obtenue a été de 1 50 à 2 fr. par hectolitre et demi sur les prix du marché précédent.

La plupart des blés importés étant étrangers, ils entrent en entrepôt et sont dirigés, en cas de baisse trop forte, sur les ports de la péninsule. C'est ce qui explique la fermeté permanente des prix à Marseille.

Les marchés de l'intérieur, tributaires du port d'arrivage, suivent son impulsion.

La situation à Bordeaux reste à peu près la même ; il est attendu plus de 200,000 hectolitres de blé expédiés de la côte de Bretagne ou de Nantes, mais le vent contraire n'a pas permis, jusqu'à présent, l'entrée en rivière. Les blés valent suivant provenance de 33 à 36 fr. les 80 kil., suivant la qualité.

Les seigles sont toujours demandés à 21 50 l'hectolitre.

Voici le mouvement des marchés méridionaux. En hausse : Marmande, 1 35 ; Agen, 48 c. ; Castelnaudary, 1 fr. ; La Reole, 1 44. Sans variation : Villeneuve-sur-Mot, Carcassonne et Limoux. En baisse : Montségur et Sauveterre.

Une dépêche télégraphique de Toulouse nous annonce une grande fermeté sur les blés.

Nantes est calme et Marans est en légère hausse.

Nous retrouvons la baisse sur les marchés de la Sarthe, de la Mayenne et de la Normandie.

Nos dépêches télégraphiques donnent le résultat obtenu aujourd'hui sur les marchés de l'Alsace. Mulhouse arrive en hausse, et Strasbourg en baisse de 50 à 75 c. par 100 kil.

Le Nord et les Ardennes sont en baisse, légère il est vrai, mais enfin, quelle qu'elle soit, les marchés de Bergues et de Lille étaient bien approvisionnés.

Sur la place de Londres, il y a eu lundi un peu de hausse, 43 à 86 c. par hectolitre sur les blés de bonne qualité seulement.

A Hull, le temps a été humide et tempétueux, et les céréales non rentrées en souffrent dans les districts nord ; les pommes de terre aussi ont éprouvé des dommages.

A Anvers le marché est soutenu, mais sans grandes affaires.

A Amsterdam le blé de Pologne est sans variation, le blé roux est en baisse.

A Groningue le froment est un peu plus offert en vente et d'un débouché lent pour les sortes défectueuses.

A Hambourg le froment sur place est tenu à des prix un peu améliorés, mais avec peu d'affaires.

A Dantzig la demande a beaucoup augmenté pour le froment, et les prix sont tenus très-fermes.

Les avis des Etats-Unis qui nous sont parvenus annoncent de la baisse sur les blés et farines.  
(Extrait du *Moniteur de l'Agriculture*).

VALENCIENNES. — Le quart-d'heure de Rabelais est toujours un vilain quart-d'heure à tuer pour qui loge le diable en son porte-monnaie, et notre camarade B... en était là.

Un farouche hôtelier, son mémoire à la main, réclamait quinze jours de nourriture et seize nuits de gîte. On était à Douai, et le chemin de fer allait partir. La note montait à soixante-dix francs, et le prix de sa place déduit, il ne restait à B... que soixante-trois francs ; il essaya d'attendrir l'aubergiste, — celui-ci était très-gras, et forcément avait l'âme bonne, il ne se laissa presser que peu d'instant avant de laisser jouer le ressort de sa sensibilité.

— C'est bien, fit-il à B... ; c'est bien. Moi aussi j'ai été jeune, et je sais compatir aux maux du prochain. Partez ; j'ai foi en votre physiognomie. Vous ne voudriez pas me faire tort de sept francs ; partez sans inquiétude, et pensez à moi.

— Que vous êtes bon ! s'écrie B... Aussitôt mon arrivée, je vous écrirai et je vous enverrai...

— C'est bon ! c'est bon ! dit l'hôtelier. Dépêchez-vous de partir, voici l'heure du chemin de fer... Ah ! seulement, avant de vous en aller, veuillez écrire votre nom et votre dette, avec ce morceau de craie, sur la porte d'entrée.

— Voilà qui est fait, dit B..., et il ajouta avec une certaine inquiétude : mais tout le monde va savoir que je vous dois sept francs ?

— Non, répondit l'autre, parce que vous allez accrocher votre manteau sur ce clou ; — il y restera jusqu'à ce que vous m'ayez remboursé.  
(Impartial).

BETHUNE. — Un incendie a détruit, il y a peu de jours, le mobilier et les récoltes de madame Dhaine, née Maniez, cultivatrice à Lacouture. La perte est évaluée à plus de 10,000 fr. M. le procureur impérial et M. le juge d'instruction se sont transportés sur les lieux pour constater ce sinistre attribué à la malveillance. Nous ignorons le résultat de leurs investigations.

Il est des familles bien cruellement éprouvées : il y a quelques années, M<sup>me</sup> Dhaine perdait son frère et sa sœur. Depuis, son mari est tombé dans un état de folie furieuse qui a nécessité son transfert dans une maison de santé.  
(Progrès).

**Nouvelles & Faits divers.**

— Nous lisons dans l'*Echo de Bruxelles* : « La fonte des monnaies ayant cours légal a, de tous temps, été interdite par les lois françaises. »

» D'anciennes ordonnances, qui n'ont jamais été abrogées, la prohibent de la façon la plus expresse.

» Avant le Code pénal du 25 septembre 1791, les peines prononcées pour contravention aux ordonnances étaient : pour la fonte des espèces, les galères à perpétuité ; pour l'achat et la vente au-dessus du cours légal, la confiscation et 3,000 livres d'amende.

» Le Code pénal du 25 septembre 1791 ayant, dans son article dernier, établi que tous les

faits qualifiés crimes avant sa promulgation et auxquels il n'avait pas maintenu cette qualification seraient punis correctionnellement, la fonte des monnaies n'est plus aujourd'hui qu'un délit passible de peines correctionnelles.

» Quant à l'achat au-dessus du cours, qui était un délit avant 1791, il a conservé ce caractère, et l'ancienne peine de 3,000 livres d'amende est toujours applicable. »

— Voici le chiffre des dépenses moyennes pour la construction d'un kilomètre de chemin de fer dans les différents pays :

Angleterre	fr.	530,000
France		390,000
Allemagne		204,000
Belgique		270,000
Etats-Unis		101,000

En ce moment, le développement des chemins de fer livrés à l'exploitation est :

En Angleterre, de 13,000 kilomètres.  
En France, de 5,900 kilomètres.  
Pour les Etats-Unis, on le porte à plus de 34,000 kilomètres.

— On lit dans l'*Echo de Bruxelles* : Un de nos correspondants de Paris nous annonçait hier l'arrestation des caissiers du chemin de fer du Nord. Cette nouvelle nous est confirmée par lui ce matin. Aux détails qu'il nous donnait et que nous croyons authentiques, il ajoute ceux-ci :

Les individus arrêtés sont, d'après lui, le sous-caissier Grelles et son frère qui l'avait suivi dans sa fuite. Le silence a été rigoureusement recommandé aux journaux, afin de ne pas donner l'éveil et de laisser le champ libre aux investigations, déjà commencées, pour retrouver une partie du butin qui, assure-t-on, n'aurait pas quitté la France.

Notre correspondant termine en exprimant l'opinion que si ces investigations doivent avoir un résultat, ce résultat sera promptement atteint.

— On lit dans l'*Impartial de Bruges* : Il paraît qu'Ostende devient définitivement un lieu de prédilection pour les personnes qui sont possédées de la manie du suicide : il y a deux ou trois jours que des marins ont retiré du port une dame dont la robe doublée de crinoline avait empêché l'immersion, et voilà que hier la police de ladite ville a reçu, par le télégraphe, l'avis qu'elle avait à faire surveiller une dame partie de Bruxelles pour Ostende, dans l'intention présumée de se suicider. Son signalement porte qu'elle avait une robe en brésilienne grise, un châle foncé vert et un chapeau de paille.

— On lit dans le *Courrier de la Moselle*, du 8 octobre :

A la suite d'une affaire qui depuis longtemps occupe à Metz les conversations, un duel à l'épée, autorisé, dit-on, a eu lieu hier entre deux jeunes officiers, élèves de l'école d'application de l'artillerie et du génie. L'un d'eux, que l'on dit être un élève très-distingué, a été tué. Ses camarades ont immédiatement pris le deuil. Cette nouvelle, qui s'est promptement répandue en ville, a produit la plus pénible sensation.

— Dimanche dernier, un ouvrier mineur d'Alais, nommé Barthélémy, chassait sans permis aux environs d'Arènes, lorsqu'il voit venir les gendarmes. Il cache aussitôt son fusil dans un buisson, et poursuit ensuite son chemin pour ne pas éveiller de soupçon.

Quand les gendarmes sont éloignés, Barthélémy retourne à l'endroit où il avait déposé son arme, et prenant le fusil par le bout du canon,

employé de nouveau dès que tout sera rentré dans l'ordre : je me rendrais indigne d'une si auguste bienveillance si je protégeais directement ou indirectement, ceux qui sous le masque hypocrite de l'amour de la patrie sont les ennemis secrets ou déclarés du prince qui peut seul la rendre heureuse.

Télasco ne répondit rien et promit intérieurement de vivre dans la retraite la plus absolue pour éviter toutes les occasions de déplaire au vicomte, espérant d'ailleurs qu'il ne tarderait pas à se mettre avec lui à la recherche de Céline.

En effet, dès que la capitale fut rentrée sous le pouvoir de Louis XVIII, monsieur de Bellancourt malgré les grands intérêts qui l'engageaient à y demeurer dans un moment où tant de demandeurs affamés assiégeaient les avenues du château et les antichambres des ministres, monsieur de Bellancourt céda à l'impulsion d'un sentiment plus fort encore que son ambition tardive, annonça au Mexicain l'intention de se rendre de suite à Ligneville, se proposant d'ailleurs de revenir à Paris dès qu'il aurait embrassé sa petite fille.

Télasco dont le projet était de partir seul pour peu que le vicomte eût tardé, accueillit cette proposition avec la joie la plus vive ; mais il voulut passer d'abord à son ancien logement espérant y avoir des nouvelles de Bénégo et peut-être même de Céline. Il fut très étonné d'y voir arriver en même temps que lui son domestique dans un costume délabré, les joues caves, le teint livide, les cheveux en désordre et la barbe longue.

— Est-ce bien toi, Bénégo, lui cria-t-il, que je revois dans un équipage si pitoyable ?

— Hélas ! oui, monsieur, c'est moi. Mes

pressentiments ne m'ont pas trompé : à peine avais-je mis le pied sur cette terre maudite que je fus arrêté à défaut de passeports ; je voulus faire usage de mes lettres de recommandation, la première que je montrai était malheureusement adressée à un royaliste, on me traita d'espion, d'ennemi du gouvernement impérial, j'eus beau protester de mon innocence, mes papiers furent saisis et ma personne envoyée dans les prisons du département et de là dans celles de Paris où je serais encore sans le retour de ce bon roi, que j'aime à présent comme s'il était le mien.

— Mon pauvre garçon, combien tu as dû souffrir !

— Vraiment j'y regarderai à deux fois avant de m'embarquer sans ce chiffon de papier, au moyen duquel un voleur peut passer pour un honnête homme ; mais vous ne devinez pas qui j'ai rencontré à la force ? Le petit homme aux mines d'or. Il m'a dit qu'il avait fait, aussitôt sa translation à Paris, une pétition où il donnait des preuves de son attachement à la dynastie des Bourbons ; qu'au moment où on allait y faire droit le gouvernement changea et il fut resserré plus étroitement à cause de cette même pétition ; qu'il en fit alors une nouvelle, où il faisait valoir des services essentiels rendus à des membres de la famille impériale ; mais voici encore un changement et le pauvre Outrebas est dans des transes mortelles, s'attendant d'heure en heure à quelque nouveau malheur pour lui.

— C'est un sot ; mais puisque je suis la cause innocente de sa disgrâce je ne veux pas le laisser sans secours. Tiens voici un billet pour le banquier H... ; dès que tu seras remis toi-même des suites de ton aventure, tu te présenteras chez lui et tu le prieras de ma part d'em-

ployer ses bons offices pour faire rendre la liberté à ce malheureux qui est d'une trop faible importance dans l'état pour y être jamais dangereux. Tu pourras ensuite à tes premiers besoins ; car s'il n'est pas dans un meilleur état que celui où je te vois, son sort doit faire pitié.

— Ah ! monsieur ! c'est bien pis. Vous ne le reconnaitriez pas et je vous assure que vos secours arriveront à propos.

— Occupons nous maintenant d'objets plus importants : je vais dans une heure, partir pour Ligneville ; mais il faut que tu demeures à Paris pour m'informer de tout ce qui pourrait m'intéresser et me faire parvenir mes lettres avec la plus grande promptitude.

Télasco donna encore quelques ordres à son valet et retourna près du vicomte, brûlant de la plus vive impatience de se mettre en route. Pendant ce temps Bénégo ne négligea pas son compagnon de captivité et obtint bientôt son élargissement. Je ne vous peindrai pas la joie de monsieur Outrebas en respirant un air pur : il est facile de se l'imaginer. Nous le laisserons donc exhaler sa reconnaissance, tout en jurant de ne plus se vanter de ce qu'il saurait, ni de ce qu'il ne saurait pas.

**CHAPITRE XLI.**

**JALOUSIE.**

A leur arrivée à Ligneville, monsieur de Bellancourt et Télasco descendirent directement au château ; mais quelle fut leur surprise de le trouver envahi par une troupe de cosaques ! Quoique le vicomte eût dû prévoir cet événement, il en fut anéanti. En vain voulut-il faire comprendre à ces hôtes familiers, qu'étant le

maître de la maison, il avait au moins autant qu'eux le droit de s'y loger, il en fut repoussé rudement et allait être obligé de chercher un gîte ailleurs, lorsqu'il aperçut sa cuisinière qui traversait la cour. Barbe ! Barbe ! cria-t-il aussitôt.

— Qui m'appelle ? quoi ! c'est vous, monsieur !

— Hé ! oui, c'est moi. Dites-moi vite où est ma fille ?

— Ah ! monseigneur ! quelle joie de vous revoir ! votre jardinier et votre cocher m'ont laissée ici tout seule au milieu de ces vilaines gens et quand je vous revois, c'est comme si je revois le bon Dieu !

— Je ne m'inquiète ni du jardinier, ni du cocher ; mais ma fille ! ma fille ! qu'est-elle devenue ?

Le vicomte en faisant cette demande prend un bras de la cuisinière, Télasco impatienté de ses éternelles exclamations lui saisit l'autre bras et le secoue avec force en répétant les mêmes questions ; quelques-uns des cosaques présents à cette scène, croyant qu'on veut enlever une femme que son talent a déjà su rendre agréable à leur chef, accoururent pour la retenir ; ils entourèrent le vicomte et le Mexicain en proférant d'horribles menaces ; mais Barbe craignant pour son maître, parvint à les calmer en leur faisant comprendre par ses signes, qu'on ne veut ni l'emmener, ni lui faire du mal.

R. DE MERCIURY.

(La suite au prochain numéro.)